

**Digitales Brandenburg**

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

**Das militärische Testament Friedrichs des Grossen**

**Friedrich <Preussen, König, II.>**

**Berlin, 1879**

Das militärische Testament Königs Friedrichs II.

**urn:nbn:de:kobv:517-vlib-294**

## Du militaire.

Des arrangements militaires et tout ce qui  
regarde cette partie.

### Du commissariat en temps de paix.

La plupart de nos provinces ne sont pas abondantes. Ce que nous consommons dépasse de beaucoup ce que nous gagnons par la récolte. Dans une situation aussi gênante pour les vivres, le gouvernement seroit exposé à manquer d'amas suffisants pour l'armée, si une guerre subite survenoit. Dans ce cas on seroit obligé à surpayer les grains et les achats en seroient précaires. Pour obvier à cet inconvénient, on a établi de grands magasins destinés uniquement pour l'armée, qui sont prêts s'il arrivoit des ruptures inopinées. Nous avons 36 mille vispels dans les vieilles provinces, transportables à l'Elbe qui peuvent suffire pour nourrir une armée de 80 mille hommes y compris les goujats; c'est pour les opérations en Saxe. La Silésie est pourvue d'un même approvisionnement distribué dans les forteresses, pour un corps égal, qu'on pourroit faire opérer en Moravie ou en Bohême, ou bien pour couvrir les frontières. Ces magasins donnent la facilité d'entrer en campagne dès que la nécessité le demande\*) et vous avez vu plus haut les arrangements que l'on prend pour les fourrages, soit à Magdebourg, soit en Silésie. Peut-être sera-t-on étonné de ne pas trouver les mêmes précautions en Prusse, ou en Westphalie et sur les provinces du Rhin. Si on ne l'a pas fait, c'est que premièrement en Prusse l'affluence des grains, qui y viennent de Pologne, est si prodigieuse, qu'il n'est pas nécessaire de former des magasins en Prusse. C'est

\*) Siehe Kommentar S. 2.

de plus que la Prusse, telle que nous la possédons à présent, ne sauroit se défendre contre les entreprises des Russes; à cause qu'avec leurs galères ils peuvent transporter des troupes au dos de l'armée qui doit la défendre, et que cette province étant coupée par la Vistule du corps de l'état, met ses défenseurs dans le risque d'être raccoignés \*) contre cette rivière, et de se rendre même à discrétion. Il n'y a point de place tenable en Prusse, et pour soutenir ce royaume, il faudroit avoir des places fortes le long de la Vistule et les passages de cette rivière bien assurés. Ce pays ne nous appartenant pas, il est impossible de se soutenir dans l'autre bout; ainsi, toute fois quand la Russie voudra envahir ce royaume, il faut commencer par l'évacuer. Le duché de Clèves se trouve en un cas pareil. C'est une province isolée qui ne tient à rien; elle ne peut être attaquée que par les Français. Ils se garderont bien de s'y hasarder tant que nous ne serons point assaillis par d'autres ennemis, et dans ce cas, il ne faut point partager nos forces, ou nous sommes vaincus, étant trop faibles partout.

Ne perdons point de vue nos véritables ennemis: ce sont les Autrichiens; ainsi est-ce contre eux que j'ai dirigé toutes mes mesures. \*\*) Le commissariat est chargé en temps de paix de l'amas des magasins. Il y a des règles pour les achats. On tire les grains des provinces où ils sont à trop bas prix, pour les faire hausser, et si les prix surpassent le taux du magasin, on les achète de la Pologne.

### Du commissariat en temps de guerre.

Si la guerre se fait, ces magasins ne servent que pour la première année, et dès qu'elle se déclare, il faut songer aux approvisionnements dont on a besoin pour la suite. Le commissariat doit faire les arrangements pour amasser les provisions. En Silésie, nous en tirons une partie de la Pologne, et l'armée de l'Elbe doit les faire fournir par les Saxons.

Ceux qui sont à la tête de cette commission, doivent veiller sur leurs subalternes. Il n'est point de fripons égaux à ces sous-commissaires; des argus ne servent pas pour éclairer leurs démarches; ils ont cent moyens de cacher leur brigandage. \*\*\*) J'en ignore beaucoup et me contente de rapporter leurs tours d'adresse les plus communs. Sous prétexte que certain cercle n'a pas suffisamment de fourrage ou de blé pour la fourniture, et qu'il ne peut s'acquitter

\*) Veraltet, jetzt „acculés“.

\*\*) K. S. 2.

\*\*\*) K. S. 3.

qu'en espèces, ils lui font payer cette exception fort chèrement, et menacent par cette supercherie la subsistance des peuples. Quand les livraisons se font aux magasins, ils trouvent les grains mauvais, ils dénigrent le foin ou l'avoine, pour obliger ceux qui les livrent de loin d'acheter chèrement leur approbation. Ils prennent ce qu'on appelle „Aufmaas“ pour augmenter la livraison et pouvoir vendre à d'autres l'immunité des livraisons. Ces tours qu'ils appellent grossiers, me sont connus; mais il en est cent que j'ignore. Il faut que des surveillants, tant militaires que civils, veillent sur leurs actions; ce qui est faisable, quand on n'a pas une guerre aussi désespérée à soutenir que la dernière dont nous venons de sortir.

### De la caisse de Wartenberg.\*)

La dernière guerre nous avoit épuisés; nous n'avions point de ressources et beaucoup de dépenses à faire. Cela exigeoit une économie plus recherchée et plus exacte que celle que nous avons eue. Les magasins d'armes, de selles, de bottes, de fourniture, étoient vides, nos tentes déchirées; enfin il n'y avoit plus rien pour continuer la guerre, ou pour la soutenir à l'avenir. Un peu d'industrie fournit à tout ce qui nous manquoit. Je commençois par réformer une partie des chevaux de la cavalerie, qui furent distribués dans des contrées où tout étoit dévasté. Nous établîmes une économie pour les chevaux, en les mettant au vert pendant l'été, et faisant livrer le fourrage au prix de la chambre pour les autres mois. Dans l'infanterie, les régiments qui s'étoient distingués conservèrent la recette de leur compagnie et de leurs congédiés, pour faire eux-mêmes leurs recrues; d'autres régiments de la seconde classe gardèrent par compagnie 40 écus par mois, pour chaque capitaine; la troisième classe n'en eut que vingt, et je me chargeois des enrôlements pour eux. Avec beaucoup d'autres épargnes en petit, tout cela ensemble fit par an une somme de 800 mille écus dont j'eus à disposer. J'en laissois 500 mille à Wartenberg, pour en fournir ses magasins et j'en destinois 300 mille pour le recrutage. Depuis la paix, Wartenberg a rempli la plupart de ses magasins. Il a deux caisses, l'une pour acheter les chevaux d'augmentation en cas de guerre, s'entend à 150 chevaux par 5 escadrons de cuirassiers et dragons, 600 pour chaque régiment de hussards, 800 pour les bosniaques et encore pour un régiment de dragons et un de hussards à lever; outre cela 800 mille écus sont disposés dans une caisse particulière pour remonter la cavalerie en temps de guerre. J'ai com-

\*) K. S. 3.

mandé outre ce que je viens de dire 40 mille fusils pour l'infanterie à déposer dans les forteresses, des toiles pour les tentes de toute l'armée et des fournitures de cuir. Wartenberg aura tout achevé l'année 1772. A présent toute la cavalerie est remontée sur le pied de paix. Je retire déjà 240 mille écus de cette caisse depuis 1768, que j'emploie à l'artillerie et aux fortifications, 300 mille pour les recrues, et il reste à Wartenberg 140 mille écus pour les objets ci-haut marqués. Quand cette caisse aura subvenu aux besoins de l'état, on pourra augmenter la fortune des capitaines, dont les régiments sont le mieux en ordre. C'est un encouragement et qui mettra une émulation étonnante dans les troupes; mais il faut attendre que tout soit payé; car il y a Colberg et Stettin à fortifier, et il n'y a pas d'autre fonds.

#### De la caisse en temps de guerre.

Dès que la guerre commence, Wartenberg est obligé de tout dépenser, et il ne faut plus compter sur ses secours. Mais voici comme j'ai fait pendant la guerre pour que les troupes se trouvassent fournies au printemps, à l'entrée de la campagne, de toutes les choses nécessaires. Vers le temps des quartiers d'hiver, les généraux recevoient l'ordre d'envoyer des listes de ce qui manquoit à leurs brigades, tant cavalerie qu'infanterie. Wartenberg partoît avec cette liste pour Berlin; là il prenoit des magasins ce qu'il y avait de plus pressé pour les fournitures des troupes, et commandoit le reste dans toutes les villes du pays, de sorte que nous n'avons jamais manqué de ce qui étoit nécessaire pour l'armée, quoiqu'il y eût des campagnes qui nous ont coûté 40 mille fusils et 20 mille chevaux.

Les troupes pourvues, Wartenberg commandoit incessamment de nouvelles livraisons chez les ouvriers, pour être en avance de pourvoir les troupes l'année suivante. Son magasin peut fournir l'armée de tout ce qu'il lui faut pendant deux campagnes, quelque ruineuses qu'elles soient, et comme ce magasin se remplit sans cesse à mesure qu'il se vide, tout se trouve préparé d'avance.

#### Des cantons en temps de paix.

La population de nos provinces ne passe guère les 4 millions 500 mille âmes. Décomptez-en 2,250,000 femelles, les enfants en bas âge, les vieillards décrépits, restera un million d'hommes capables de porter les armes. Si nous ne voulions composer l'armée que de nationaux, il faudroit défalquer 160,000 hommes de ce million, ce

qui seroit hors de toute proportion; de la manière que les choses sont arrangées, le pays ne fournit qu'en tout à l'armée 70 mille hommes. Cette proportion est forte, mais elle est tolérable. Ce qu'il y a de plus dur, c'est qu'en temps de guerre ces mêmes cantons ont encore à fournir 25 mille goujats, soit pour les valets des tentes, soit pour l'immense train d'artillerie qui est devenu nécessaire.

L'institution des cantons est de mon père. \*) Cet arrangement utile a été imaginé avec bien de sagesse. Les 60 citoyens des compagnies sont autant de congédiés pendant 10 mois de l'année, dont les gages retenus fournissent aux enrôlements, à la caisse de Wartenberg, ainsi qu'aux capitaines. Ces 60 soldats citoyens sont tous d'une même contrée; beaucoup entre eux sont parents et se connaissent. Ceux-ci mêlés avec les étrangers font une excellente composition. Ces cantons donnent de l'émulation à qui sera le plus brave, et des amis ou parents qui combattent ensemble, ne s'abandonnent pas facilement. \*\*) On ne prend point pour soldat un paysan établi, ni le successeur de la cense, on ne prend que des seconds fils et des valets. Les conseillers provinciaux assistent aux levées et réclament ceux dont la perte pourroit devenir préjudiciable au pays. Les régiments n'ont pas des cantons égaux, il y en a d'infiniment mieux partagés que les autres. Les plus mauvais de ces cantons sont ceux de Ramin, de Düringshofen, de Stein-Keller, de Stojentin, de Münchow et de Bülow. \*\*\*) S'il nous arrivoit de faire quelque acquisition, il faudroit en destiner une partie pour augmenter le nombre de leurs enrôlés. Les régiments de Henri et du prince Guillaume manquent tout à fait de cantons; il s'en prépare un pour le prince Guillaume par les défrichements de la Warthe et de la Netze, en y ajoutant ceux de l'Oder, qui ne sont encore annexés à aucun canton. Le régiment de Henri peut en retrouver dès que les montagnes de la Silésie relivreront leurs 60 recrues comme autrefois. Ces honnêtes gens ayant fait des efforts surprenants pendant la guerre, je les en ai affranchis pour quelques années; l'année 70 ils pourront fournir quelque monde. Les trois régiments de Wesel n'ont point de canton, parce que le peuple de ces provinces n'est guère propre pour le militaire; il est flasque et mou, et si le Clévois s'éloigne de ses foyers, il prend la maladie du pays comme les Suisses. †) Quoique ces régiments soient composés d'étrangers, pourvu que la discipline soit maintenue avec sévérité, on les contient également que les autres. Les cantons

\*) K. S. 4.

\*\*) K. S. 5.

\*\*\*) K. S. 5.

†) K. S. 5.

rendent les régiments attachés à leur garnison, à cause que s'ils étoient changés et envoyés au loin, ils ne pourroient point avoir l'oeil sur leurs congédiés, et qu'il faudroit, en cas d'une rupture prompte, un temps infini pour les rassembler; il en est des cantons de même pour la cavalerie comme pour l'infanterie.

### Des cantons en temps de guerre.

Les cantons rendent les régiments immortels parce qu'ils réparent leurs pertes sans cesse. Ces cantons sont la plus pure substance de l'état. Si les bras de ces agriculteurs ne fertilisoient pas par leurs travaux le sein aride des campagnes, la société et le gouvernement périroient. Il faut ménager ces hommes utiles et laborieux comme la prunelle de l'oeil et en temps de guerre ne tirer des recrues du pays que lorsque la dernière nécessité y contraint.

Tout ce que je viens de dire est trop vague. Comment ménager les cantons? où trouver les recrues dont nous avons besoin? — En tirant de la Saxe, où la guerre se portera toujours (quand nous la ferons à l'Autriche) tout le monde qu'elle pourra fournir, en envoyant les inspecteurs faire la revue de leurs inspections pour avoir des listes exactes du non complet, en punissant sévèrement les capitaines qui vendront des congés aux recrues livrées par la Saxe, en enrôlant des déserteurs de l'ennemi, qu'il faut partager en beaucoup de parties pour qu'il n'y en ait pas trop dans un même régiment, en prenant des soldats exercés des régiments de garnisons et les recomplétant de Saxons livrés et par les déserteurs. Si l'on prend exactement tous ces soins, il ne faudra par an que 4 à 5 mille recrues pour toute l'armée, et le nombre, quoique fort, ne sauroit cependant dépeupler le plat pays. On peut encore envoyer des enrôleurs dans les provinces d'Allemagne où les enrôlements ne nous sont point défendus. Si toutes ces cordes manquent, alors à la bonne heure, les cantons sont notre dernière ressource.

### De l'artillerie en temps de paix.

Depuis qu'on s'est mis d'humeur de palissader les camps d'artillerie et d'en prodiguer l'usage, on ne peut se dispenser d'en avoir beaucoup. Mon père n'avoit qu'un bataillon d'artillerie de campagne. Je le doublois l'année 1742, parce que l'armée étoit augmentée, et je croyois en avoir beaucoup. Dans cette dernière guerre, ce corps est monté jusqu'à 6 bataillons, et encore n'en avons nous pas trop, quoiqu'outre ce nombre nous entretenions encore deux bataillons de garnison pour les forteresses. L'entretien de ces artilleurs de-

vient inutile, si l'on ne se donne pas le soin de les dresser et de les avoir sous une inspection sévère. C'est ce qui m'a engagé de les encaserner à Berlin, où tous les printemps on les exerce au tirage, comme aux emplois, auxquels ils sont destinés. Cet exercice roule sur deux objets: sur leur service de campagne et sur leur service de siège. Ce qu'on exige d'eux dans la guerre de plaine est de traîner les canons de campagne lorsque l'armée avance, de conserver les intervalles des bataillons, de viser autant que possible et de charger vite; dans des postes l'on veut, qu'ils mesurent le terrain qui est devant eux, pour savoir à quelle distance il faut tirer à pleine volée de but en blanc, et enfin, quand ils doivent employer les cartouches.

Leur première fonction dans les sièges est de démonter les canons de la place, où l'usage a fait connoître qu'en braquant trois canons contre la même embrasure, l'on y réussit plus vite et plus sûrement. L'école des bombardiers roule de même sur les distances, que l'on atteint par le plus ou le moins de poudre qu'on donne à la charge, surtout par l'établissement des batteries à mortier, qui doivent être placées de façon que leurs jets se croisent et tombent au même centre. Mais quelques soins qu'on se donne pour perfectionner l'exactitude de ces coups, l'on n'y parviendra jamais, parce que la pesanteur ou la raréfaction de l'air et la direction du vent y influent pour beaucoup; cependant des bombardiers bien exercés auront constamment la préférence sur ceux qui ne le sont pas.

Depuis la dernière guerre l'artillerie a été pour l'état un abîme de dépense. Avec les derniers 300 mille écus que je paye au mois de juin, nous nous trouvons avoir dépensé 1,450,000 écus. Cette somme paroît énorme; mais que l'on considère qu'il a fallu refondre la plus grande partie des canons qui étoient évasés, que j'ai pour l'armée 100 canons de différents calibres en réserve, que j'ai fourni Silberberg d'artillerie, que j'ai toute une nouvelle artillerie de siège préparée, que les forteresses sont fournies d'affûts de rechange, de madriers et de tous les ustensiles nécessaires pour les sièges.

Ajoutez à cela des milliers de boulets de canon et de bombes que la guerre avoit consumés, et dont il a fallu ravitailler les places, et sachez que, quelque grande qu'ait été cette dépense, qu'il en faudra ajouter une nouvelle non moins nécessaire et utile, qui consiste dans la fonte de 70 obusiers de dix livres d'une nouvelle invention, qui portent les grenades royales à 4000 pas. Ces bouches à feu seront d'un grand usage pour l'attaque des postes difficiles et des montagnes, contre lesquelles l'on ne sauroit braquer le canon.

Le général de l'artillerie se trouve encore chargé de l'intendance des moulins à poudre. Nous n'avons fait jusqu'ici par an que 4 mille



quintaux de poudre. Cette année 1769, nous en ferons 5 mille, parce que j'ajoute un revenu de 20 mille écus aux 60 mille, que nous payions précédemment. Il nous faut 6 mille quintaux, que nous pourrons fournir l'année 1770, quand j'aurai ajouté 19 mille écus à l'état des moulins à poudre. Je ne résume point ici les provisions des arsenaux, parce que tous les détails se trouvent dressés dans le livre en forme de mémoire qu'on trouvera dans ma cassette, et que ces provisions doivent s'accumuler d'année en année. Je dois cependant ajouter pour l'intelligence de mes successeurs, que durant la dernière guerre chaque campagne nous a consumé 12 mille centeners de poudre. —

### De l'artillerie en temps de guerre.

Ce que je viens de dire touchant l'exercice de l'artillerie en temps de paix, contient une grande partie du service qu'on exige d'elle en campagne; toutefois cette matière n'est point épuisée, et il y a des choses essentielles que je dois y ajouter. Il faut des chevaux pour traîner toute cette immense artillerie. On prend de mauvais valets pour les soigner, sur la fidélité desquels il n'y a aucun compte à faire; on leur avoit donné dans la dernière guerre des inspecteurs; de vieux officiers incapables de servir avoient des brigades, et de vieux bas-officiers pour subalternes, et cette attention est d'une nécessité absolue pour faire aller cette machine; car si les chevaux crèvent par la négligence des valets, adieu le canon! C'est dans les marches où l'artillerie embarrasse le plus: lorsque l'on est proche de l'ennemi, on ne peut se dispenser de traîner le gros canon, même auprès des brigades auxquelles il est attaché. Quand c'est à une certaine distance de l'ennemi que l'on marche, l'on charge quelques bataillons de la conduite de l'artillerie, surtout lorsqu'il faut faire des marches forcées, car rien ne fatigue tant l'infanterie que de s'arrêter à tout moment, ou pour tirer une pièce embourbée dans des ornières profondes, ou bien à relever un affût renversé.

Nous distribuons le canon par bataillons et par brigades. Tout bataillon de la première ligne a deux pièces de 6 livres et un obusier de 7, et de cinq bataillons en cinq bataillons, une grosse batterie de 10 pièces de douze. La seconde ligne n'a que de longs canons de 3 livres, deux par bataillon, et les brigades des batteries de 12 livres, tout comme dans la première ligne; les obusiers de 10 livres sont de réserve, pour les placer où le général juge à propos de s'en servir. Les bataillons francs ont chacun deux petites pièces de trois livres. Outre ce prodigieux nombre de canons, nous avons une artillerie légère d'un usage admirable, si on l'emploie à propos. Elle consiste dans 20 pièces de 6, et 4 obusiers. On choisit de bons

chevaux pour leur attelage, et tous les artilleurs qui servent ces canons sont montés sur des chevaux polonois. Un capitaine et deux subalternes y sont annexés. Ce canon se transporte comme le vent, et en moins d'une minute, vous avez une batterie dressée sur le lieu que vous désignez. Si l'on met cette invention à tous les jours, l'ennemi l'imite, et vous serez à deux de jeu; mais si on ménage ce secret, et que l'on n'use qu'à propos de cette artillerie légère, dans des moments décisifs et les plus importants, comme nous fimes à Reichenbach,\*) il est indubitable qu'on en tirera le plus grand avantage.

Quand on fait la guerre, ou l'on attaque son ennemi, ou on se laisse attaquer par lui. Si l'on est l'assaillant, on se bat dans des plaines, ou l'on attaque des postes. Si c'est dans des plaines, un général prévoyant sera attentif de se procurer une grande supériorité du canon sur celui des ennemis à l'aile qu'il destine pour l'attaque. Si c'est un poste qu'il veut forcer, et qu'il y ait quelques hauteurs à portée, il y établira sans doute les plus grosses batteries qu'il pourra. Il tâchera de faire un feu croisant sur l'ennemi, afin de battre en brèche la partie de ce camp qu'il attaque. Si les environs du poste se trouvent dépourvus de hauteurs, il ne lui reste de ressource que ses obusiers, dont il doit avoir bon nombre, pour bombarder la section du poste qu'il attaque, et pour faciliter à ses troupes les moyens de la victoire. Il se fait de même un grand usage de canons pour passer ou pour repasser les rivières, avec une disposition à peu près ressemblante à celle que nous avons exécutée entre les villages de Groube et de Marquart.\*\*)

Lorsqu'on choisit des postes pour s'y défendre, c'est en partie sur l'artillerie que roule la défense. S'il n'y a point de hauteur vis-à-vis et sur les flancs de ce poste, et qu'il est bien choisi, la première ligne est à mi-pente, la seconde plus sur l'élévation et l'on établit les batteries de la première ligne de sorte qu'elles tirent en écharpe, ce qui fait un feu croisant devant tout le front. Les capitaines qui commandent les grosses batteries, prennent d'abord leurs trois dimensions, celle à toute volée, celle de but en blanc et celle des cartouches. C'est dans ces postes que les petits obusiers font un effet admirable, en roulant leurs grenades royales contre les assaillants.

Les canons de la seconde ligne ne s'emploient que lorsqu'une section de la première ligne est battue, et les officiers d'artillerie doivent avoir l'oeil que si quelque corps plie, ils dirigent d'abord

\*) K. S. 6.

\*\*) K. S. 6.

leur feu sur l'ennemi qui le poursuit. C'est la seconde ligne et son canon qui repoussera à coups sûrs ceux qui se croient vainqueurs pour si peu de chose. C'est surtout sur les flancs de l'armée où il faut avoir la plus grande attention, et les pourvoir du plus de canons que l'on peut pour les rendre inattaquables.\*)

Nous avons des canons de 12 livres coniques, qui ne sont bons que pour des détachements dans les saisons où le mauvais temps et la pluie ont gâté les chemins; ils ne portent pas aussi loin que les autres; il n'y a que leur légèreté qui les fait préférer, parce qu'ils sont transportables dans les montagnes et les mauvais chemins.

Quand on assiège des villes, l'artillerie y est pour beaucoup. Voici à peu près les principales règles qu'il faut suivre\*\*): donner beaucoup de travailleurs pour les batteries, principalement aux premières, parce qu'il faut forcer cet ouvrage et achever les batteries dès la première nuit. Si ce travail tarde, on risque de voir ses batteries rasées par le feu de la ville, comme il arriva au prince Eugène au siège de Belgrade; mais si le travail s'achève, et que la batterie, munie de ses canons, soit en état de se défendre, il devient impossible à l'assiégé de la raser. — Ces premières bouches à feu sont destinées à démonter le canon de l'ennemi; trois tirent sur les mêmes embrasures; les ricochets en attendant enfilent toutes les lignes de prolongation, et les bombes se jettent sur les bastions du polygone que l'on attaque, pour démonter les pièces et pour ébranler le rempart; il n'y a point d'art à battre en brèche, c'est pourquoi il n'est pas besoin d'exercer à ce tir; il suffit, que l'officier sache que les batteries que l'on destine à cet usage, doivent être placées au fossé de l'ouvrage, et que les boulets doivent frapper au pied de la maçonnerie, pour faire ébranler le revêtement et la terre dont il est chargé.

Voici ce qu'on demande du chef d'artillerie dans une ville assiégée;\*\*\*) il doit être attentif de quel côté l'ennemi ouvre la tranchée; dèsqu'il s'en aperçoit, il doit la nuit même faire conduire une vingtaine de pièces de 6 livres dans le chemin couvert et de là tirer à cartouche sur les couvreurs et sur les travailleurs. Si cela est bien exécuté, il fera perdre à l'ennemi plus d'une nuit avant qu'il achève son ouvrage, parce que les travailleurs s'enfuyant, on ne peut les rassembler. Le temps se perd et le jour arrive, sans que les troupes soient entrées; c'est ensuite aux canons des bastions à ruiner les batteries que l'ennemi élève, ainsi qu'aux mortiers. Ces

\*) K. S. 6.

\*\*) K. S. 7.

\*\*\*) K. S. 8.

mortiers deviennent plus utiles encore, à mesure que les travaux des assiégeants approchent de la ville; alors ces bombes, auxquelles on a donné une faible charge, les désolent dans leurs tranchées et les pierriers achèvent de les abîmer. Je ne parle point dans cet article des mineurs; je me réserve d'en faire mention dans un paragraphe que je destine aux ingénieurs, parce qu'ils ne sont pas proprement chez nous dirigés par les artilleurs, qui se bornent aux canons, mortiers, obusiers et à faire l'usage que j'ai indiqué de ces terribles armes. —

### De l'infanterie en temps de paix.

Autrefois nous étions dans l'usage de composer nos régiments des plus grands hommes que nous pouvions avoir. Cela n'étoit pas sans raison, car dans les premières guerres ce n'étoit pas le canon, mais les hommes qui décidoient la victoire, et des bataillons d'une taille élevée enfonçant la bayonnette, dissipoient tout d'un coup les troupes ennemies mal composées, et dont les soldats ne pouvoient point se comparer à la taille des nôtres. Maintenant le canon a tout changé; des cartouches tuent un homme de six pieds tout comme un homme qui n'a que cinq pieds sept pouces. Le canon fait tout, et l'infanterie ne peut plus en venir aux armes blanches. Cependant il faut se garder de donner d'un excès dans l'autre. Si une taille énorme nous est inutile, une taille médiocre nous est convenable. Je voudrois que les vieux régiments finissent à 6 pouces et les nouveaux à 5,\*) le premier roi a eu 7 et demi, sans s'embarrasser de colosses de 11 pouces et de 6 pieds. Si je ne veux pas la taille trop petite, c'est que nos soldats étant chargés de 60 gargousses et de leur havresac, ont un poids considérable à porter, et que, s'ils sont trop petits et faibles, ils succombent à la fatigue, les traîneurs s'augmentent, et l'on ne sauroit entreprendre des marches forcées. Nous ne sommes pas encore de cette taille, mais nous pourrons l'acquérir, si la paix continue, alors les cantons croîtront, et les recrues étrangères faciliteront ce choix. Le grand nombre rend les armées respectables. Je fais à présent des augmentations dans l'infanterie,\*\*) et j'aime mieux avoir des gens de 4 pouces et en quantité, que d'en avoir de 6 pouces et moins; car quand il s'agit d'occuper un poste qu'il faut remplir, ce n'est pas la taille, mais le nombre qui vous en donne les moyens.

Ce nombre une fois rassemblé ne vous sert de rien, s'il n'est pas discipliné, parce qu'il faut que cette masse soit obéissante et

\*) K. S. 9.

\*\*) K. S. 9.

disciplinée, pour que l'on en tire parti. La discipline roule sur l'exactitude et l'obéissance. Elle commence aux généraux et finit aux tambours. \*) La subordination en fait la base; point de raisonnements des inférieurs aux supérieurs; quand le chef commande, c'est aux autres à obéir; si les officiers ne sont pas rangés à leur devoir, le commun soldat ne le sera jamais, c'est une chaîne dont il ne faut qu'aucun chaînon manque. Une multitude de soldats ne peut se gouverner sans sévérité et sans user quelquefois de rigueur. S'ils ne sont contenus par la discipline, ils s'adonneront aux plus grands excès. Leur nombre est bien supérieur à celui de ceux qui leur commandent. La crainte seule peut les contenir dans leurs bornes. Par cette raison on punit sévèrement les raisonneurs, surtout il n'y a point de grâce pour ceux qui mettent la main sur les bas officiers, ou qui s'oublent vis-à-vis des officiers de la compagnie. Les fautes sévèrement punies sont le vol, la désertion, tout ce qui touche la subordination, la négligence des sentinelles, ceux qui jettent leurs gargousses pour ne point charger à l'exercice, ceux qui ne viennent pas aux heures où ils sont commandés; en un mot, tout ce qui est contraire aux bonnes moeurs, au service, à la subordination.

Pour ce qui regarde les officiers, l'on veut qu'ils ne s'adonnent ni au jeu, ni à une débauche licencieuse, qu'ils aient des moeurs et de l'ambition, qu'ils se conduisent en honnêtes gens, exacts dans toutes les choses qui leur sont commises, et surtout ne se bornent pas aux emplois qu'ils occupent, qu'ils s'élèvent et se qualifient d'avance à ceux qu'ils doivent occuper un jour. \*\*)

Quant au soldat, tout ce qu'on en peut tirer, c'est de lui donner l'esprit du corps, c'est à dire une meilleure opinion de son régiment que de toutes les troupes de l'univers, et comme, en de certaines occasions, les officiers le doivent conduire à travers les plus grands dangers (l'ambition ne pouvant pas agir sur lui) il faut qu'il craigne plus ses officiers que les périls auxquels on l'expose, ou jamais personne ne pourra le mener à la charge à travers une tempête de trois cents canons qui le foudroient. La bonne volonté n'engagera jamais le vulgaire dans de semblables périls; il faut que ce soit la crainte.

Tout ce que je viens de dire n'est pas suffisant encore pour former une bonne armée. Il faut qu'elle soit agile, adroite, mobile et capable d'exécuter les dispositions des généraux; ou bien l'habileté du général, inutile par l'ignorance des troupes, ne sauroit déployer son art et ses ressources. Il faut exercer les généraux, les officiers de l'état-major, les subalternes et le soldat. L'exercice du soldat

\*) K. S. 9.

\*\*) K. S. 10.

roule sur la charge, la marche en avant et les évolutions. Les batailles se gagnent par la supériorité du feu. Si j'en excepte les postes que l'on attaque, l'infanterie qui charge le plus vite l'emportera sans contredit sur celle qui charge plus lentement. Nous en avons la preuve par la bataille de Rossbach, de Liegnitz, de Torgau et tant d'autres. Voilà pourquoi je me suis donné tant de soins pour introduire après la guerre la vitesse de la charge dans l'infanterie, et pour pousser aussi loin que possible l'adresse du soldat. Cela va mieux, mais il ne faut pas relâcher sur cet article. L'exercice journalier des petites et grandes parades entretient le soldat dans cette coutume, de même qu'à marcher en avant sans flotter et se rompre. Les manoeuvres fondamentales se font tous les jours avec les gardes; elles dressent les officiers aux points de vue, aux alignements et à tous les mouvements principaux que l'on peut exécuter avec les troupes, se rompre, se reformer, en un mot, ce sont des mignatures du grand tableau qu'exécute une armée; si ces attentions, ces soins journaliers et cette exactitude se maintiennent, l'armée avec un bon général à sa tête demeurera presque invincible et toujours formidable.\*) Comme il est impossible qu'on porte un oeil pénétrant dans tous les petits détails des régiments, j'ai établi des inspecteurs qui ont un corps chacun sous leur inspection.\*\*) Ils sont obligés de répondre de l'exécution des ordres que l'on donne aux troupes, de l'égalité, de la discipline, afin que les uns soient tenus comme les autres, et qu'il n'y ait dans le commandement ni trop de douceur, ni trop de sévérité. Ils me font les rapports de la conduite des officiers, ils dénoncent ceux dont la mauvaise conduite, la négligence et la bêtise méritent qu'on s'en défasse; ils recommandent ceux qui, par leur application ou leurs talents, méritent qu'on les distingue; ils visitent souvent les régiments, les font exercer, corrigent ce qui est défectueux, et font les revues lorsque mes affaires m'empêchent de me rendre moi-même dans les provinces. Ils président enfin aux enrôlements et tiennent la main pour que les cantons ne soient pas vexés par les capitaines, comme cela n'est que trop arrivé autrefois. Je fais toutes les années la revue des régiments qui s'assemblent à Potsdam, Berlin, Stargard, Magdebourg et en Silésie, parce que ces troupes font la plus grosse masse de l'armée. Le proverbe qui dit, que l'oeil du maître engraisse le cheval, est vrai. Le militaire (s'entend les officiers) veut être conduit par l'ambition, et rien ne lui en inspire d'avantage, que lorsqu'il voit le souverain et tout ce qu'il y a de princes lui donner l'exemple. Si

---

\*) K. S. 10.

\*\*) K. S. 11.

ces régiments n'étoient pas rassemblés souvent et exercés en présence du maître, tout le monde se négligeroit. Ils sont accoutumés à voir leur roi à leur tête, et il faut bien se garder de changer cet usage. D'ailleurs toutes les corrections qui se font, toutes les récompenses que le maître distribue en présence d'un corps d'armée, sont des aiguillons d'ambition et d'émulation. L'un agit par crainte, parce qu'il appréhende d'être puni, l'autre pour mériter des récompenses.

Considérez surtout que nos états sont divisés, que les Marches sont ouvertes, et que nous n'existons qu'en tant que nous avons une bonne armée, et vous sentirez bien que nous devons nous faire honneur de tout ce qui la touche, et ne négliger ni nos soins, ni nos peines, ni notre exemple, pour l'entretenir en bon état.

Comme les revues\*) se font le printemps et lorsque les champs sont couverts de moissons, on est borné à faire en grand ce qu'on fait en petit sur une place de parade; mais comme il est impossible de former ainsi l'officier et que c'est sur un terrain militaire qu'il faut lui apprendre à travailler, j'ai assemblé des corps en automne, après la récolte, et alors, sans faire attention au simple soldat, tout l'exercice ne roule que sur les généraux et les officiers. Cela leur apprend à exécuter ponctuellement les dispositions, à profiter jusqu'au moindre avantage du terrain, les généraux à bien manoeuvrer leurs brigades, les officiers à bien conduire leurs bataillons. On fait exécuter des attaques de toutes les espèces, et des retraites en toute sorte de différents terrains et de cas.\*\*)

Si l'on n'exerce pas ces sortes de choses, les officiers tombent dans les fautes les plus lourdes, même sans le savoir. L'ignorance des officiers et des généraux a fait perdre plus d'une bataille et manquer plus d'une entreprise. On ne sauroit s'y trop donner de peine, pour leur enseigner, leur inculquer, leur faire pratiquer les règles de leur art. Cet art est si important pour l'état, qu'il est étonnant qu'il soit si fort négligé. Quoi? L'on ne sauroit devenir maître cordonnier sans avoir appris et longtemps à faire des souliers, et l'on crée des colonels et des généraux en d'autres pays qui n'ont jamais entendu tirer des coups de fusil qu'à la chasse. Quiconque n'aura qu'une théorie de la guerre sur des cartes sera fort embarrassé de lui-même, s'il doit agir vis-à-vis de l'ennemi. Le seul moyen de former ceux qui n'ont pas vu la guerre est de les faire travailler avec des troupes sur des terrains différents, pour que leur oeil se forme à juger promptement de l'avantage ou du désavantage du

\*) K. S. 12.

\*\*\*) K. S. 12.

terrain, pour qu'ils se routinent dans la tactique et dans différentes dispositions, et que connoissant tout l'avantage qu'on peut retirer d'un terrain, ils s'accoutument à s'en prévaloir dans toutes les occasions où ils ont à manoeuvrer vis-à-vis de l'ennemi. Je destine un article à part pour le terrain.

### De l'infanterie en temps de guerre.

Lorsqu'une guerre commence, il ne faut pas que les premiers jours de marche l'infanterie fasse de trop grandes traites, parce que cela la ruinerait. Il faut petit à petit la mettre en haleine, et alors elle soutient les plus grandes fatigues. On a l'oeil que le ménage se fasse par chambre, et l'on prend toutes les précautions contre la désertion, que j'ai indiquées dans mon instruction aux généraux que vous trouverez à la suite de cet ouvrage.

Pour mettre une armée en mouvement, le premier soin est celui de la nourrir. Vous avez vu dans l'article du commissariat les arrangements que l'on a pris pour la construction des magasins. Cela ne suffit pas; il faut avoir le moyen d'en conduire assez avec les troupes pour les nourrir 4 semaines. Nous avons des chariots et des fours de campagne, et pour du fourrage, on en trouve partout dans les campagnes ou dans les granges. Lorsqu'on pénètre dans le pays ennemi, il faut bien choisir les endroits on l'on veut placer ses magasins, le gros dépôt doit être le plus en arrière, et le plus proche de l'armée le plus faible, parce qu'il est le plus exposé aux insultes de l'ennemi.

En Bohême et dans la Moravie, l'on est souvent bien empêché pour trouver de ces lieux sûrs, parce qu'il ne se trouve presque pas de ville de défense. C'est ce qui augmente l'embarras du général qui doit y faire la guerre, d'autant plus qu'il est trahi par les habitants du pays.

Il faut surtout maintenir l'ordre et la discipline en temps de guerre, et la rendre même plus rigoureuse. Le soldat n'en déserte pas plus pour cela; et quand même cela seroit, il vaut mieux avoir cent coquins de moins et le reste en ordre, que se trouver devant l'ennemi avec une troupe mal disciplinée.

On fait exercer les régiments comme en temps de paix, lorsque l'on est dans des camps stables,\*) surtout les recrues, pour les dresser aussi bien que les autres. Ce n'est point l'usage chez nous de mêler des détachements, parce que ces gens ne se connoissent pas, et que la discipline en souffre toujours, nous détachons des

\*) K. S. 14.



bataillons entiers. Le seul cas où ces détachements mêlés peuvent avoir lieu, me paroît être pour une ville que l'on veut défendre, mais que l'on craint de perdre. Si l'ennemi la force vous ne perdez point de corps entier, et la perte que vous faites est insensible.

Une armée a toujours des malades et des blessés; quelquefois le nombre en est considérable, quand il s'est donné de grandes batailles. Il faut des hôpitaux; l'humanité et la reconnoissance obligent d'avoir un soin de père pour des gens qui si souvent risquent leur vie pour l'état. Il faut un nombre de médecins et de chirurgiens suffisant pour les traiter, surtout quelques vieux officiers, gens de probité, pour veiller à ce que chacun fasse son devoir, et que personne ne vole les aliments, la soupe et ce que l'état paye pour l'entretien et pour la guérison de ces victimes honorables. Il est bon d'avoir une provision de vinaigre dans les armées, pour corriger les eaux malsaines et bourbeuses; le soldat mêle un peu de vinaigre à cette eau; cela la clarifie et l'empêche d'être mal-faisante. Il faut toujours qu'un nombre de chirurgiens et de fraters soient auprès de l'armée lorsqu'on veut livrer bataille, pour que l'officier et le soldat blessé soient promptement pansés et trouvent quelque secours.

Dès que les troupes entrent dans les quartiers d'hiver, on les empêche de trop chauffer leurs chambres; puis on les purge, puis on les saigne, pour prévenir autant que possible les maladies et les contagions, après quoi l'exercice recommence comme en temps de paix. Il faut, si cela se peut, relever ceux qui font la chaîne des quartiers d'hiver, pour qu'ils jouissent de quelque repos, et qu'ils puissent ainsi que les autres exercer leur troupe.

C'est surtout à la guerre qu'il faut de promptes récompenses, et des punitions sévères, parce que le mérite doit être honoré, tant pour lui-même que pour exciter une noble émulation chez les autres. Un officier qui aura fait quelque action brillante, doit avancer de deux grades, \*) jouir de distinctions flatteuses et recevoir de quoi accommoder sa fortune s'il est pauvre. Les punitions les plus sévères doivent être contre les négligences des gardes, l'inobservation des ordres, car quant à la lâcheté, il ne faut point d'autre punition que de chasser avec opprobre un pareil misérable.

### De la cavalerie en temps de paix.

Mon père m'avoit laissé une mauvaise cavalerie, presque point d'officier qui sût son métier. Les cavaliers craignoient leurs chevaux,

\*) K. S. 14.

ne les montoient presque jamais, et ne savoyent faire que l'exercice à pied, à peu près comme l'infanterie. De grands hommes et de grands chevaux la rendoient si lourde, que les effets ont montré dans notre première guerre la nécessité qu'il y avoit de refondre tout ce corps. Nous ne voulons pas une taille élevée pour la cavalerie; de 7 à 5 suffit pour les cuirassiers et les dragons, de 2 à 5 suffit pour les hussards, pourvu que les hommes ne soient ni fluets, ni trop jeunes, ni trop faibles, mais forts et robustes. Les grands chevaux ne valent absolument rien pour l'usage. Nous voulons pour les cavaliers des chevaux de 5 pieds 1 pouce, jusqu'à 5 pieds 3 pouces,\*) point de chevaux de Frise, qui sont trop lourds, mais du Holstein et même de la Nouvelle - Marche et de la Prusse. Nos dragons sont plus bas montés; leurs chevaux sont de 5 pieds à 2 pouces. Tous les dragons forment leur troisième rang\*\*) de chevaux tartares. Quelques régiments n'ont que cette espèce de chevaux, parce que cela les rend d'un usage journal,\*\*\*) qu'en voyant plus souvent l'ennemi, ils se forment plus à la guerre, et que cette espèce de chevaux soutient mieux la fatigue. Les chevaux des hussards sont du même pays, et à peu près de la même bonté, parce que des chevaux agiles donnent un grand avantage à une troupe contre une autre qui en a de plus lourds, que le cavalier se fie à son cheval et devient plus brave, à mesure qu'il se sent bien monté.

Ce que j'ai dit de la discipline de l'infanterie regarde également la cavalerie, de sorte que je n'ai pas besoin de le répéter. Mais la façon d'exercer ces troupes est toute différente. L'exercice de l'infanterie roule sur ses armes et sur ses jambes; l'exercice de la cavalerie à dresser l'homme pour monter en écuyer, et le cheval en l'obéissance. Cette école demande des peines infinies; pour que chaque homme monte comme un écuyer, il faut qu'un escadron soit dressé homme par homme, cheval par cheval,†) et cela, pour ainsi dire, toute l'armée. Cela est d'autant plus nécessaire, que si l'on veut que cette machine joue ensemble, il faut que chaque ressort soit travaillé avec le même soin; et comment des gens qui doivent servir à cheval, combattraient-ils l'ennemi, s'ils étoient craintifs et timides sur leurs chevaux?

Quand les hommes sont dressés en détail, on les met en rangs, pour leur apprendre à manoeuvrer ensemble, à faire les cas de con-

\*) K. S. 15.

\*\*) K. S. 15.

\*\*\*) „journal“ für „journalier“.

†) K. S. 17.

version avec promptitude, et surtout à faire les attaques avec vivacité, sans se rompre, sans flottement, et dirigés à l'endroit que l'officier juge à propos. Les chevaux ont quatre jambes; par conséquent ils doivent avoir l'avantage de la promptitude et de la vivacité; car dans les chocs de cavalerie, ce ne sont pas les grands chevaux qui en décident, mais l'impétuosité de ceux qui attaquent. \*)

Tout ce qu'on peut faire pendant le printemps est de dresser les cavaliers, les chevaux et les régiments aux grandes attaques, à la différente manière de se former aux manoeuvres d'avantgarde pour couvrir une armée, à celle d'arrièregarde pour couvrir une retraite, de sorte que tout cet exercice se borne au machinal, à l'exception des soldats, qu'il faut dresser à faire les patrouilles, connoissance indispensable pour la cavalerie, et qui demande et exige même de l'entendement du cavalier, aussi les flanqueurs et ceux qui font les patrouilles sont-ils choisis et dressés exprès pour cette fonction. J'ai introduit des inspecteurs dans la cavalerie \*\*) pour la même raison que dans l'infanterie, pour égaliser les régiments, pour revoir les troupes plus souvent et pour tenir la main à l'exécution de mes ordres. Il est vrai qu'il y a de bons généraux et de bons chefs de régiment; mais il n'est pas plus facile de choisir 4 inspecteurs rigides que tant de chefs qui, pouvant avoir d'ailleurs de la valeur et de bonnes qualités, n'ont pas celle de maintenir l'ordre.

Les dragons, dans bien des occasions, sont obligés de mettre pied à terre et de tenir lieu d'infanterie, qui ne se trouve pas sur les lieux. C'est par cette raison qu'ils apprennent à charger à pied comme l'infanterie; mais comme on n'exige d'eux ce service qu'en cas de nécessité, on n'insiste pas sur une grande perfection de la charge ni des manoeuvres. Leur service principal est toujours à cheval. Les houssards ont des carabines, qui ont rendu de bons services en différents cas où il a fallu chasser ceux des ennemis de villages ou de bosquets dont ils s'étoient emparés. \*\*\*)

J'ai toujours fait la revue de ces régiments moi-même; je les ai exercés moi-même, †) pour qu'ils fussent convaincus que l'exercice qu'on leur faisoit faire partoît de moi, et pour encourager ceux qui servent par ambition, et pousser ceux qui ne servent qu'en guise de manoeuvres pour gagner leur vie. Après leur avoir fait faire les évolutions, les mouvements et les attaques qui servent de base à toutes les manoeuvres de guerre, je leur ai fait exécuter quelques

\*) K. S. 17.

\*\*) K. S. 17.

\*\*\*) K. S. 17.

†) K. S. 17.

dispositions qui se font journellement en campagne et dont, pour ainsi dire, l'usage est journalier vis-à-vis de l'ennemi. Ceux de Silésie ont l'avantage de manoeuvrer après les semailles; ceux que j'assemble ici, comme près de Magdebourg, en automne, ont un avantage de plus, qui est que chaque compagnie forme un escadron,\*) de sorte que les officiers qui n'en commandent pas actuellement, apprennent leur métier d'avance et se rendent propres aux commandements auxquels ils doivent aspirer. Ils apprennent non seulement à juger de leur terrain, mais encore à porter leur attention sur tous les mouvements de leurs ennemis, pour profiter de leurs fautes. Nos officiers de hussards excellent dans toutes ces parties; ils ont bien appris à connoître le terrain; ils ont de la confiance en eux-mêmes, et toute l'expérience qu'un officier peut avoir de la guerre. Nos officiers de dragons se sont beaucoup formés dans nos dernières campagnes, parce qu'ils ont vu l'ennemi plus souvent que les autres. Ceux des cuirassiers ne sont pas aussi dégourdis, parce que l'espèce de leurs chevaux plus lourds que ceux des autres m'a empêché de les employer en détachements et de les mettre à toute sauce.

### De la cavalerie en temps de guerre.

Une cavalerie disciplinée et exercée comme la nôtre doit avoir à l'ouverture d'une campagne les plus grands avantages sur celle de l'ennemi, parce que les officiers sont demeurés dans l'usage de toutes les connoissances de leur métier, et que les soldats sont en état d'exécuter exactement tous leurs ordres.

En guerre, une bonne cavalerie vous rend maître de la campagne; deux ou trois coups qui lui réussissent de suite, suffisent pour intimider l'ennemi, qui n'a plus le coeur de se montrer devant elle. Je suis moralement sûr et persuadé que dans des plaines notre cavalerie l'emportera sur telle que ce soit, pourvu que la disproportion du nombre ne soit pas trop considérable.

En campagne, les détachements et les patrouilles roulent principalement sur les hussards et sur les dragons. Pour les patrouilles, il faut tenir la main pour qu'elles se fassent avec exactitude. Dans les camps où j'ai commandé, les officiers ont été obligés de me faire leur rapport en personne, et de répondre à toutes les questions que je leur ai faites.\*\*)

Dès que l'on fait une guerre de postes, on a de grandes atten-

\*) K. S. 18.

\*\*) K. S. 18.

tions pour ne point exposer la cavalerie inutilement au feu meurtrier des canons, qui l'abîmeroit et contre lequel elle ne peut se défendre. Si vous êtes dans un camp défensif ou sur des hauteurs, vous couvrez la cavalerie de ces mêmes hauteurs, en la tenant à portée de vous en servir. Je traiterai la façon de l'employer en parlant des grandes parties de la guerre. Si vous voulez attaquer l'ennemi dans un poste, vous ne pouvez employer à cette attaque que votre infanterie et votre canon, et vous devez choisir des bas-fonds à portée, où vous placez votre cavalerie qui au premier signal vient vous joindre toute fraîche, et dont alors vous pouvez user selon que vous le jugez à propos. Tous les mouvements de la cavalerie sont rapides; elle peut décider d'une bataille dans un tour de main; il ne s'agit que de l'employer à propos, et je me propose dans la suite de l'ouvrage de donner des règles, de quelle manière il convient qu'on la fasse agir.

La cavalerie se recrute facilement en temps de guerre, parce que son service n'est pas aussi meurtrier que celui de l'infanterie, et qu'il y a plus de butin à faire, appas séduisant pour le peuple, qui ne connoît que l'intérêt et qui ignore ce que c'est que la gloire. Dès que la fin de la campagne arrive, l'on prend des arrangements pour remonter les hommes; je ne saurois dire comment cela se fait qu'on trouve autant de chevaux qu'il en faut. Il en coûte quelquefois davantage; néanmoins la remonte ne nous a jamais manqué. Les hussards et quelques corps de dragons sont ordinairement employés pour faire la chaîne des quartiers d'hiver. Je voudrois que, lorsque cela se trouve possible, on eût l'attention de les faire relever, pour qu'un peu de repos et de tranquillité réveillât en eux l'aiguillon de l'ambition; car en vérité, quand un homme est épuisé de fatigues, toute sensation s'émousse et l'âme s'engourdit comme le corps.

On fait avant l'ouverture de la campagne exercer dans ses quartiers la cavalerie tout comme l'infanterie; car pour maintenir l'ordre, il faut y travailler tous les jours; c'est comme une montre qui se détraque et se gâte, si on ne la monte pas tous les jours.

Nos régiments de cuirassiers doivent être en temps de guerre à 1000 hommes; 5 escadrons de dragons en doivent faire autant, et les hussards à 1600 combattants. C'est par cette raison que je me propose de faire l'année 1770 une augmentation de 300 hommes par régiment de hussards, pour qu'on ait le temps de les former pendant la paix, et de les rendre utiles pendant la guerre. Nos facultés ne nous permettent pas d'en faire autant pour toute la cavalerie; aussi ne lui faut-il que 150 hommes par 5 escadrons.\*)

\*) K. S. 18.

Pour l'infanterie, j'ai complété l'inspection de Moellendorf sur le pied de guerre, parce que, dans un moment pressé, il seroit impossible de tirer ce nombre ni des recrues étrangères ni des cantons.

### Des maréchaux de logis et des ingénieurs.

L'art de la tactique devient inutile, s'il n'est pas appliqué au terrain. La véritable connoissance du terrain fait trouver des ressources étonnantes dans des moments malheureux. Sur ces principes se fondent les véritables succès, et la plupart des généraux qui essuient des infortunes, ne doivent les attribuer qu'à la négligence de ces règles, ou bien à leur ignorance. Le terrain pour le militaire est comme la table d'échec pour celui qui veut jouer et bien conduire ses pions, ses coureurs, son éléphant etc.

Chez les Grecs il y avoit des écoles de tactique, de géométrie, et de géographie militaire pour les jeunes citoyens, qui se vouoient aux armes. J'ai conçu l'utilité dont un tel établissement pourroit être dans ce pays, et j'en ai fait un à cette imitation. J'ai choisi de jeunes officiers qui marquoient du génie, et je les ai fait travailler sous mes yeux\*) à tout ce qui peut avoir rapport à la castramétation, à la fortification et aux dispositions des manoeuvres de guerre qu'enseigne la tactique. La grande légèreté et l'esprit de débauche de ces jeunes gens retardent leurs progrès. Leur usage doit être de les employer en diverses armées, pour les camps et pour les marches, et de les envoyer avec des généraux qui vont en détachement, pour leur choisir des positions et régler leurs colonnes pour des marches; et comme ces personnes apprennent toutes les dispositions que l'on peut exécuter, et qu'ils travaillent toujours en grand, cela doit former avec le temps d'excellents généraux, s'ils ne se perdent pas par ce malheureux esprit de libertinage.

Les officiers ingénieurs peuvent servir à un double emploi; quelques uns ont du talent pour les fortifications de campagne; on peut les distribuer dans les armées. D'autres se bornent à l'attaque et la défense des places. Pour ceux-là, il faut les attacher au service des forteresses, et les assembler lorsqu'on se propose d'entreprendre quelque siège.

C'est un grand défaut dans nos officiers d'infanterie que le peu d'application qu'ils ont pour la fortification, et l'extrême ignorance où la plupart sont du terrain et des avantages qu'ils peuvent en tirer. Ils s'occupent à bien exercer leur corps, ce qui sans contredit

\*) K. S. 18.

est d'une nécessité essentielle, et ils négligent des connoissances que des officiers de leur caractère ne sauroient se dispenser d'avoir. Par le moyen de ces écoles de fortification\*) que j'ai fondées dans toutes les provinces, nos jeunes subalternes seront mieux élevés que leurs devanciers; et lorsqu'ils seront parvenus à des grades plus élevés, on s'apercevra d'une éducation supérieure à l'ancienne qu'ils ont reçue.

### Des places.

La plupart de mes places sont en Silésie. Je les fais à présent fortifier sans y ménager la moindre dépense, parce qu'il vaut mieux ne point avoir de forteresse que d'en avoir de mauvaises. Mon système\*\*) place la défense des ouvrages dans le chemin couvert, et dans la profondeur des fossés, soit secs, soit pleins d'eau, et je prends toutes les précautions possibles pour rendre les surprises impossibles. La défense du chemin couvert roule principalement sur les mines et sur quelques flèches détachées, qui éloignent l'ennemi et l'obligent de commencer de les assiéger avant de pouvoir parvenir au glacis. Schweidnitz sera achevé l'année prochaine 1769; Cosel est achevé; on travaillera l'année qui vient à Silberberg, à Neisse et encore à Breslau, et je me flatte d'achever ces 3 places l'année 1770. D'ailleurs il faut encore un nombre de casemates que, si j'ai vie, je ferai faire. Dès que Silberberg sera achevé, il faudra perfectionner le vieux château de Glatz, abattre ces maisons prêtes à tomber en ruine, construire de belles casemates et suivre en partie le plan du lieutenant-colonel Pinto.

Il ne reste alors qu'à revêtir les fossés de Glogau, qu'il faut approfondir, et en même temps élever et rehausser le polygone qui regarde du côté de la potence.

Ces places bien perfectionnées assurent la possession de la Silésie. Il n'y a qu'à bien choisir les officiers auxquels on en confie la défense, ce qui est plus difficile qu'on ne pense.\*\*\*) J'ai fait construire la forteresse de Silberberg pour avoir un libre débouché dans le comté de Glatz, et pouvoir secourir cette place, au cas que l'ennemi l'assiège. Silberberg d'ailleurs garantit et couvre la gauche du camp de Lands-hut, un des plus importants pour couvrir la Basse-Silésie.

Les campagnes que les Autrichiens firent l'année 1757 et l'année 1760, ont fait connoître l'importance de fortifier Breslau. Elle sera mise au moins dans un tel état, qu'elle pourra arrêter l'ennemi durant deux mois, ce qui donne un temps suffisant pour voler à son secours.

\*) K. S. 21.

\*\*) K. S. 21.

\*\*\*) K. S. 24.

J'ai deux places en Poméranie, une dans la Nouvelle-Marche également importante. Comme les Russes nous firent la guerre, Colberg seul pendant longtemps arrêta leurs progrès. Cüstrin de même. Les marais défendent cette dernière place. Mais Colberg demande à être perfectionné. J'en ai fait dessiner le plan, avec des ouvrages qui gardent le port, et si le ciel me donne vie, l'ouvrage sera exécuté l'année 1770.

La ville de Stettin, capitale de la Poméranie, demande également des attentions. La besogne à faire roulera sur l'approfondissement des fossés, et sur ce qu'il faudra resserrer des ouvrages trop étendus, et encore miner le glacis, où jusqu'à présent il n'y a rien de fait. Les fortifications de Damm, qui servent de tête de pont à la Lastadie\*) sont bien faites. Ce sont à la vérité des ouvrages de terre, mais inabordable à cause des marais qui les environnent.

Je ne dirai qu'un mot de Spandau, bicoque à la vérité, mais qui doit être regardée plutôt comme un magasin fortifié que comme place de guerre. En cas qu'on eût à craindre des guerres et d'être exposé aux incursions de l'ennemi, il faudroit tirer un bon retranchement du côté où se trouve la manufacture des armes.

Magdebourg est de toutes nos places la plus importante. C'est le refuge de la famille royale et la dernière ressource de l'état. Quoique la ville soit assez bien fortifiée, je crois qu'il seroit bon d'y ajouter deux choses: une communication de la ville au fort de Bergue,\*\*) et des mines au glacis. Le retranchement de la Sudenbourg n'est bon qu'en temps que la tranchée n'est pas ouverte; je ne conseillerai point d'y mettre des troupes, si l'ennemi veut tout de bon former le siège de cette place. Cependant deux choses feront faire de grandes réflexions aux puissances qui voudroient entreprendre un siège aussi difficile. L'une est l'immensité de la circonvallation qu'exige la place; l'autre le terrain plat et uni des environs, qui nous donneroit presque gain de cause, si notre armée s'approchoit pour en chasser les assiégeants.

### Des invalides.

L'ingratitude est un vice affreux dans un particulier; il devient détestable en un souverain, ou quand une république manque de reconnoissance. Un soldat, qui sacrifie pour le bien public ses membres, sa santé, sa vigueur et sa vie, s'il est accablé de vieillesse ou estropié de ses membres, a droit de prétendre aux bienfaits de ceux pour lesquels il a tout risqué. Voilà pourquoi j'ai fondé

\*) K. S. 24.

\*\*\*) K. S. 24.



proche de Berlin la maison des invalides. \*) Elle a le défaut de ne pouvoir contenir que 600 hommes. Ce n'est pas assez à proportion de la force de l'armée. La caisse de guerre dispose outre cela d'un fond, dont on paye un écu par mois aux pauvres misérables qui se sont retirés dans les campagnes; et pour tous les bas-officiers et les vieux soldats de mérite, on leur donne de petits emplois, dans les accises, dans les péages, au tabac et partout où il vaque des emplois de leur compétence; indépendamment de tous ces arrangements, il se trouve encore quelques pauvres soldats auxquels on n'a point pourvu jusqu'à présent et auxquels je pense créer un petit fonds.

Les officiers se trouvent dans le même cas que le simple soldat. Il y en a de blessés et d'infirmes qui ne sauroient continuer à servir, et dont le mince revenu ne fournit point à leur subsistance. On a imaginé toutes sortes de ressources pour eux. Ceux qui ont été généraux reçoivent des pensions de 1200, de 2000 écus; les autres, on leur donne des places de maîtres des postes; d'autres deviennent conseillers des domaines, s'ils en sont capables; d'autres s'emploient dans le commissariat. Enfin ceux qu'on ne peut mettre à aucune sauce, ils reçoivent de petites pensions de 5 ou 6 écus par mois. Lorsqu'il y a quelque officier de l'état-major trop bête pour occuper ce poste, on lui donne une pension pour s'en défaire. La caisse de guerre a des fonds à peu près suffisants pour fournir à cette dépense. Il y a eu en cette dernière guerre des régiments qui ont si mal servi, que pour les punir, leurs invalides n'ont eu part à aucun des bénéfices que l'on accorde aux autres, parce que les punitions et les récompenses se doivent proportionner aux services. D'ailleurs l'humanité, la commisération, la reconnoissance, tous les devoirs de l'homme, engagent le souverain d'étendre les effets de sa générosité et de sa munificence sur des sujets qui le méritent par leurs services passés et par leur misère présente.

### Des principes fondamentaux de la guerre.

Il en est de la guerre comme des autres arts; ils sont utiles par leur bon usage et pernicious par leur abus. Un prince qui fait la guerre par inquiétude, par légèreté, par ambition désordonnée, est aussi condamnable qu'un juge qui se sert du glaive de la loi pour en percer un innocent.\*\*) La guerre est bonne lorsqu'on la fait pour soutenir la considération d'un état, pour maintenir sa sûreté, pour secourir ses alliés, ou pour contenir les projets d'un

\*) K. S. 25.

\*\*) K. S. 25.

prince ambitieux qui se propose des conquêtes nuisibles à vos intérêts. Les auteurs françois modernes, pour pallier les mauvais succès de leurs troupes, s'efforcent à jeter du ridicule sur ce métier et à l'avilir autant qu'il est en eux. Leur témérité mériterait d'être réprimée par la police; car aucun art n'est plus beau, ni plus utile que celui de la guerre, quand il est exercé par des honnêtes gens. C'est à l'abri de ces généreux défenseurs que le laboureur cultive son champ, que les lois se maintiennent dans les tribunaux, que le commerce se fait, et que toutes les professions peuvent s'exercer paisiblement.

L'honneur, le désir de la gloire, le bien de la patrie, doivent animer ceux qui se vouent aux armes, sans que de viles passions souillent d'aussi nobles sentiments; avec de telles dispositions des guerriers deviennent respectables, et je ne vois en eux que des supports de l'empire et des remparts de l'état.

Cet art, pour qui veut le posséder à fond, mérite une étude continuelle. Je suis bien éloigné de me flatter de l'avoir épuisé; je suis même dans l'opinion que la vie d'un homme ne suffit pas pour en voir la fin, parce que, de campagne en campagne, j'ai puisé de nouveaux principes par l'expérience récente et qu'il reste encore une infinité de choses dont la destinée ne m'a pas permis d'avoir l'expérience. Cependant j'en ai assez vu pour donner des règles générales et surtout d'usage pour cet état.

Dans toutes les expéditions que l'on projette, la première attention est pour les vivres.\*) Il faut les amasser. C'est l'affaire du commissariat. Il faut assigner les gros magasins dans des endroits sûrs, pousser en avant des dépôts, qu'on affoiblit à proportion de leur proximité de l'armée, pour que les troupes ne soient pas sans ressource si l'ennemi parvient à ruiner quelque dépôt.

Les projets de campagne\*\*) vastes sont sans contredit les meilleurs, parce qu'en les mettant en exécution, on ne tarde pas à s'apercevoir de ce qui seroit impraticable d'effectuer, et qu'en se rabattant sur ce qui reste d'exécutable, on va plus loin qu'en ne formant qu'un petit projet, qui ne mène jamais à grande chose. Pour en donner un exemple, l'année 1757, comme nous entrâmes en Bohême, mon projet étoit de traquer des extrémités de ce royaume toutes les troupes autrichiennes pour les rassembler au centre. Une bataille paroisoit dans ce cas pouvoir décider du sort de la guerre; ce qui fit manquer ce projet, ce fut que la bataille de Prague, gagnée à la vérité par nos troupes, rejeta toute l'armée du prince Charles dans Prague, et en rendit le siège impossible.

\*) K. S. 26.

\*\*) K. S. 26.

En second lieu, nous perdîmes la bataille de Colin; mais si nous l'avions gagnée, ceux de Prague auroient été obligés de se rendre à discrétion; les François n'auroient pas hasardé le passage du Rhin; les Russes seroient demeurés sur leurs frontières de Courlande, et la cour de Vienne auroit fait la paix aux conditions qu'on auroit voulu lui prescrire.

Ces sortes de grands projets ne sont pas toujours heureux. Quand ils réussissent, ils décident de la guerre. Témoin, la campagne du prince Eugène qui, en délivrant Turin, chassa les François de toute l'Italie; témoin sa campagne et sa bataille de Hochstaedt; témoin son siège de Belgrade. Voilà les exemples qu'il faut se proposer pour modèles. Formez quatre projets de cette espèce, et qu'un seul vous réussisse, vous voilà récompensé de toutes vos peines.

Il faut s'attendre à ne plus faire qu'une guerre de postes avec les Autrichiens. La supériorité de notre cavalerie et la mobilité de notre infanterie les obligent à éviter les grandes plaines. D'ailleurs la Bohême, la Moravie, les frontières de Saxe et de Silésie, leur fournissent un terrain propre à se mettre sur la défensive. Je n'ai aucun lieu de croire qu'ils se hasardent à livrer des batailles décisives, mais bien de tomber en force sur quelque détachement, de l'enlever ou de le détruire. Si donc la guerre se faisoit de mon temps, je vous dirois de quelle manière je croirois devoir en agir contre eux; toutefois, pour dire exactement tout ce que l'on feroit, il faudroit savoir exactement le cas où l'on seroit à la déclaration de la guerre; quels sont nos alliés, quels sont ceux des ennemis; en quel pays elle se fera, enfin toutes les circonstances des contingents futurs que j'ignore, parce que je n'ai pas le don de prophétie.

Je voudrois donc d'abord gagner pays autant que le transport des vivres me le permettroit pour vivre aux dépens de l'ennemi, et pour choisir le terrain qui me seroit le plus avantageux pour y établir le théâtre de la guerre, je tâcherois d'assurer ma ligne de défense avant que l'ennemi paroîtroit dans mon voisinage; je ferois reconnoître le terrain de tous côtés aussi loin en avant que l'on pourroit pousser les partis; je ferois lever à la hâte les cartes de tous les terrains propres à servir de camp à nos ennemis, et de tous les chemins qui peuvent y mener. Par ces soins je me procurerois l'intelligence du pays, et mes cartes me mettroient au fait des postes attaquables ou inexpugnables où viendroient s'établir les Autrichiens. Je ne m'empresserois pas à engager des affaires générales, parce qu'on n'emporte de poste qu'en faisant des pertes considérables, et que dans des pays montueux les poursuites ne peuvent pas devenir décisives;

mais j'assurerois bien mon camp; je le fortifierois avec toute l'attention que cela demande, et je porterois toutes mes vues à bien battre les détachements de l'ennemi, parce qu'en détruisant un de ses corps détachés, vous mettez la consternation dans son armée, parce qu'il est plus facile d'écraser 15 mille hommes que d'en battre quatre-vingt, et qu'en risquant moins, vous faites à peu près la même chose. Multiplier de petits succès, c'est précisément amasser un trésor successivement. Avec le temps, on se trouve riche sans s'apercevoir comment on l'est devenu. Il ne faut hasarder l'attaque des postes forts que lorsqu'on s'y trouve forcé par la dernière nécessité. Pourquoi? — Parce que tous les désavantages sont pour ceux qui attaquent. Si un général habile prend un poste, il ne souffrira aucune hauteur à trois mille pas de lui, où l'on puisse établir une batterie. Vous ne pouvez pas dans le commencement de l'action conduire avec vous votre cavalerie, à moins de vouloir la ruiner inutilement. Vous ne pouvez vous servir ni de vos fusils, ni de vos canons, contre une hauteur dominante que vous attaquez; autant vaudrait-il mener contre des hommes armés de toutes pièces des paysans, ayant pour toute défense des bâtons blancs, et vous avez à essayer de la part de l'ennemi le feu des petites armes, du canon à boulet, de la mitraille, infiniment plus meurtrière que le reste, et de la cavalerie dont l'ennemi peut se servir également.

Si, malgré tant d'obstacles, une raison supérieure oblige d'affronter tant de hasards, il y a encore des ressources pour l'entreprendre. Il ne faut attaquer qu'une section de ce poste, la droite ou la gauche ou le centre, selon qu'on y trouve plus de facilité. Toutefois, si on ne s'attache pas à la hauteur dominante de ce terrain, on gâtera son coup dans la suite, parce qu'il faut que le premier effort décide du sort d'une bataille, et que les troupes se découragent si, après avoir emporté un avantage sur l'ennemi, une difficulté plus grande vient s'offrir à eux.

Voici ce que prescrivent les règles de la tactique pour la disposition.\*) On forme l'armée vis-à-vis de ce poste en biais, en sorte que l'aile qui doit attaquer se trouve plus près de l'ennemi que l'aile qu'on refuse.

Devant l'armée se forment en deux ou trois lignes les troupes qu'on destine à l'attaque; faute de canons, on fait des batteries d'obusiers pour ralentir le feu du poste et protéger ceux qui doivent l'assaillir. Je donnerois la première attaque à des bataillons francs, je les ferois monter sans ordre à la débandade et en tirillant; pour qu'attirant sur eux le feu des ennemis, les troupes réglées

\*) K. S. 27.

puissent l'aborder en meilleur ordre. J'aurois des canons tout près pour suivre les attaquants et pour en garnir le poste qu'ils auroient emporté. Alors je ferois suivre de nouveaux corps d'infanterie pour les soutenir, pour achever la besogne, et à mesure qu'on pourroit s'en servir, la cavalerie viendrait à son tour; et supposé qu'on trouvât une impossibilité physique ou morale à s'emparer de ce poste, je ferois retirer le corps de l'attaque, qui se replieroit sur l'armée; celle-là et la cavalerie qu'on a ménagée, seroient suffisantes pour favoriser une bonne retraite. Si les hauteurs où l'ennemi se trouve ne sont que des espèces de glacis, après quelques attaques infructueuses de l'infanterie, on peut hasarder hardiment la cavalerie, mise en colonnes, et dans peu de minutes, les lignes formidables de ces fiers Autrichiens seront déblayées. Cette manoeuvre de la cavalerie mise en colonnes est heureusement ignorée de tout le monde.\*) Quelques officiers généraux de la cavalerie l'exécuteront quand il sera nécessaire. Il faut la regarder comme un secret de l'état, de même que l'usage, que je viens d'indiquer des obusiers de 10 livres; parce que, dès que ces choses sont connues, l'on s'en sert contre nous, et nous perdons l'avantage de l'invention. C'est une grande erreur de croire que des batailles en plaine ne soient pas aussi hasardeuses que celles des postes. Le canon fait un effet terrible en rase campagne, et l'inconvénient est celui-ci, que si vous allez attaquer l'ennemi, toutes ses batteries se trouvent postées, et il peut tirer sur vous, tandis que vous formez les vôtres, ce qui fait une terrible différence. En plaine même, il ne faut jamais attaquer avec des lignes contre les lignes de l'ennemi, parce que c'est tout risquer, et que, si vous êtes battu, il n'y a personne pour couvrir vos débris. Il faut toujours des attaques qui précèdent l'armée, pour que le gros des troupes ne soit pas exposé aux cartouches, et comme je l'ai dit, pour ne pas tout risquer tout à la fois. Les réserves sont de la dernière importance; elles peuvent décider de tout, si l'on sait en faire usage. Un général qui peut disposer d'une réserve, peut réparer bien des malheurs; un général qui n'en a point, est réduit à être le simple spectateur d'un grand événement. La disposition faite, s'il n'a pas une seconde ligne et une bonne réserve, court le plus grand risque d'être battu. Ces deux avantages, au contraire, le mettent à même de réparer des pertes, de porter des secours contre les plus grands efforts de l'ennemi et quelquefois de tourner par la réserve tout le flanc de l'armée qui lui est opposée, et de lui tomber à dos.

S'il faut engager des affaires de plaine, l'attaque d'une aile de

---

\*) K. S. 29.

cavalerie décide de l'affaire. C'est alors que l'artillerie légère peut opérer des merveilles, si, précédemment au choc, on l'emploie avec vivacité contre la cavalerie ennemie. Lorsqu'on remporte la victoire dans la plaine, il faut poursuivre l'armée qui fuit sans relâche. C'est l'occasion de la détruire parce qu'en plaine, elle ne trouve pas de poste avantageux pour arrêter votre ardeur; c'est pourquoi, quand on peut se battre à son choix, il faut préférer les terrains ouverts à ceux qui sont coupés, parce que ces derniers vous empêchent de profiter de vos avantages, et qu'une bataille sans poursuite vous coûte autant de monde qu'une autre, n'affoiblit pas considérablement l'ennemi, et ne vous fait souvent gagner qu'un demi-mille de terrain.

Une armée qui marche, en règle doit avoir trois corps sous sa dépendance, une avant-garde pour éclairer le terrain par où elle doit passer, une arrière-garde, pour que les colonnes soient couvertes par derrière, et une réserve qu'on emploie selon le besoin, ou pour couvrir le flanc des colonnes, en guise de patrouille, si la marche se fait proche de l'ennemi, ou pour couvrir le bagage. On fait le plus de colonnes que l'on peut. Dans ces pays-ci, rarement nous pouvons en avoir plus de quatre. Je ne compte pas le bagage, auquel on en donne deux ou trois si l'on peut, quand le mouvement de l'armée se fait en parallèle avec la position de l'ennemi. Par exemple, si l'on marche par lignes à la gauche, il faut que le bagage aille à la gauche des lignes, parce que l'armée le couvre; si à droite, le bagage marche à droite de l'armée. Si vous allez en avant, le bagage suit entre les colonnes et l'arrière-garde; si vous vous retirez, le bagage précède votre retraite, toujours accompagné d'un corps destiné à le protéger.

Il est impossible qu'une armée soit toujours assemblée. Il se présente souvent des cas qui obligent à détacher. La meilleure raison qu'un général puisse avoir à séparer des corps de l'armée, est celle qu'eut Monsieur de Luxembourg. Pour obliger le roi Guillaume III à faire de gros détachements, Monsieur de Luxembourg rappela les siens, qu'il n'avoit fait marcher qu'en intention de les faire revenir. Le roi Guillaume n'en fit pas de même de son côté, et il fut battu à Landen.\*) Vous trouvez tous ces détails dans l'histoire militaire par Quincy et dans les mémoires de Feuquières; c'est où je vous renvoie. On a besoin de détachements pour occuper des postes à la droite ou à la gauche de l'armée, pour empêcher que l'ennemi ne vous tourne. Quand on est à certaine distance de l'ennemi, il faut avancer un corps de troupes légères aussi près de son armée que cela se peut sans risque dans des plaines. On le compose de quel-

\*) K. S. 31.

ques régiments de houssards et de dragons. Ils doivent vous procurer des nouvelles; leurs patrouilles doivent aller sans interruption. On place entre ce corps et l'armée quelques bataillons francs, pour lui assurer sa retraite au cas qu'il soit poussé. Si c'est dans un terrain fourré, on place en avant un grand corps d'infanterie légère, auquel on ajoute quelques houssards pour l'affermir et l'assurer. On fait des détachements pour s'emparer de passages ou de postes importants. Dans presque tous les cas, il faut que cette opération se fasse avec un gros corps d'infanterie; car il faut se bien imprimer qu'il ne faut jamais employer les troupes que dans des lieux avantageux, où elles peuvent combattre. Soutenir un poste, garder des bois, des forêts, des passages de rivières, c'est l'affaire de l'infanterie. Jamais la cavalerie seule ne peut maintenir un poste, à cause du canon; il ne faut point l'employer dans des pays coupés de fossés ou marécageux, dans de gros bois remplis de taillis, dans des montagnes. Après elle veut des plaines pour briller; car elle doit exécuter tous ses coups avec vitesse, et que fera-t-elle environnée de défilés, ou dans des marais où elle s'embourbe? On la détache dans les plaines; elle est excellente pour les surprises, mais il faut l'employer dans sa force, et non pas dans des terrains où il y a des impossibilités physiques qui l'empêchent de réussir.

De toutes les manoeuvres de guerre, celle qui demande le plus de prévoyance et de sagesse, c'est le mouvement rétrograde.

Lorsque vous vous retirez, vous aurez sûrement de l'avantage si le terrain va en s'élevant du lieu que vous quittez, parce qu'alors vous profitez d'une espèce de glacis qui donne un avantage marqué au feu de vos canons et de votre infanterie. Il faut toujours reconnoître d'avance le terrain par lequel on veut se retirer pour adopter les dispositions sur le local. La meilleure méthode est celle de disposer des corps de poste en poste, dont les uns se retirent sur les autres, de sorte qu'ils sont toujours soutenus. Ces sortes de manoeuvres sont lentes, mais elles sont sûres; dans de certaines occasions il faut y recourir, comme nous à notre retraite de Lauban,\*) dont vous trouvez la description détaillée dans mes mémoires. Il y a une autre méthode pour les retraites qui m'a bien servi l'année 1758, lorsque nous évacuâmes la Bohême, c'est de dresser des embuscades à l'ennemi.\*\*\*) Quand il s'y est aheurté une couple de fois, il n'y retourne plus et vous laissez paisiblement poursuivre votre marche. Il faut avoir la tête meublée de tout un magasin de dispositions et

\*) K. S. 31.

\*\*\*) K. S. 31.

de ruses, quand on veut faire la guerre, ou bien l'on ne sort jamais d'embarras.

Les postes font un objet trop important pour que je les passe sous silence. Si j'avois à faire la guerre, je ne voudrois jamais asseoir mon camp que dans un poste fort, pour n'être jamais obligé de combattre, si je ne le trouve pas nécessaire. J'ajouterai ici une petite théorie pour les postes qui ne sera pas inutile. \*) Mes quartier-mestres ont reçu de moi une ample instruction, que vous pouvez vous faire donner pour approfondir cette matière, et vous l'approprier davantage. Les différents postes sont derrière des défilés, des rivières ou des marais, ou entre des bois dans des pays de plaine, et sur des collines ou montagnes plus élevées dans des endroits montueux. Le grand soin qu'on doit avoir, et qui est général pour tous ces terrains, c'est de bien assurer ses flancs. Si vous campez derrière un défilé, votre avantage consiste en ce que l'ennemi ne peut vous aborder que par un front étroit qu'il vous présente. Si vous trouvez sur vos ailes quelque terrain élevé, il faut vous en saisir et le fortifier, soit d'abattis bien faits, soit de redoutes de palissades ou de larges fossés. Si vous êtes derrière une rivière, il faut moins faire attention à ce qui se trouve devant votre front qu'à vos ailes, parce que si l'ennemi veut la passer, ce ne sera pas vis-à-vis de vous, mais à votre droite, ou bien à votre gauche. Il faut détacher de la cavalerie légère sur vos deux ailes pour être averti de ses mouvements, et si vous avez bien fait reconnoître les terrains qui vous environnent, vous pouvez disposer votre marche avec une telle exactitude, que vous viendrez l'attaquer au moment que la moindre partie de ses troupes aura passé à votre bord. La meilleure méthode pour disputer à l'ennemi le passage d'une rivière, est de se tenir en delà. Voilà ce que j'ai conseillé au prince Ferdinand, pour disputer le passage du Wésér, et qui l'a exécuté avec gloire. Lorsqu'on est derrière des marais, la première attention est toujours d'assurer ses flancs. Si l'on est dans un pays rempli de bois et de broussailles, on peut s'appuyer à des forêts en y faisant des abattis bien serrés d'arbres qui se joignent et de la profondeur de 600 pas. Il ne faut jamais laisser de bois devant votre front, mais l'avoir à dos, ne point vous camper dans des endroits où une hauteur vous domine à 3000 pas, mais toujours choisir pour champ de bataille un terrain qui vous donne quelque élévation, pour que l'ennemi soit obligé de monter en venant à vous; car le moindre talus donne une supériorité marquée au feu de l'infanterie et du canon, qui occupe ce terrain en sa faveur. Les camps que l'on asseoit sur les collines ou sur les montagnes se

\*) K. S. 31.



prennent en deux façons. S'il n'y a aucune hauteur dans les environs, et qu'elles versent dans la plaine, comme les hauteurs de Kunzendorff et de Boegendorff,\*) on place la première ligne à mi-côte et la seconde ligne sur la crête. S'il y a vis-à-vis des monts de la même hauteur, la première ligne doit alors occuper la crête de la hauteur et la seconde ligne devient réserve. Ce n'est pas le front de ces camps pour lesquels on a à craindre, mais les flancs; c'est pourquoi, lorsque l'on a des corps détachés, on leur fait occuper ces terrains, qui assurent les positions en couvrant les flancs. Sur des hauteurs il faut placer l'infanterie, de sorte que son feu porte du haut des montagnes jusqu'au fond. Il faut que le soldat voie jusqu'au pied de l'éminence où il est posté, parce qu'il doit tirer sur l'assaillant et que le plus grand mal qu'il puisse lui faire, est de lui lâcher de bonnes décharges, pendant qu'il est occupé à gravir sur ces hauteurs. Si l'on vous attaque dans un pareil poste, toute votre défense roule sur le feu de l'infanterie et du canon chargé à mitraille; mais dès que ce feu porte du dérangement parmi ceux qui vous assaillent, il faut leur lâcher 3 ou 4 escadrons de cavalerie qui achèveront de les détruire.

Après la précaution que j'ai indiquée pour assurer les flancs de l'armée, une non moins nécessaire est de prévenir les surprises. Si vous êtes campé dans les plaines, votre sûreté roule sur un gros corps de cavalerie que vous avez poussé en avant, et sur les patrouilles de cavalerie, que vous faites aller toutes les nuits de chaque extrémité de vos ailes. Si vous êtes dans un pays fourré, vous entourerez votre armée d'infanterie légère, de sorte que l'ennemi ne peut arriver sur l'armée sans s'être engagé avec ces bataillons francs, dont le feu vous avertit d'abattre vos tentes, et de vous mettre sous les armes. Une attention non moins importante dans toutes les espèces de camps est celle de choisir des terrains forts par leur front, mais dont les sorties soient aisées. Il faut beaucoup de chemins sur vos derrières et peu sur votre devant; parce que, s'il n'y avoit qu'un chemin pour entrer dans le meilleur poste du monde, il ne faudroit pas l'occuper, de crainte que l'ennemi, en vous barrant ce chemin, ne parvint à vous en interdire la sortie et vous tint bloqué.

On fortifie les camps par des inondations en diguant les rivières par des abattis serrés, en coupant les arbres et les rangeant en ordre, selon la figure que vous voulez donner à votre retranchement, en faisant de bonnes redoutes entourées de larges fossés, en plaçant vos batteries de façon que vous ayez des feux en écharpe, et des

\*) K. S. 32.

canons qui enfilent les chemins creux et les bas fonds par des retranchements tout alentour par des palissades, et enfin par des mines en forme de fougasses, où le terrain le permet. Tous ces expédients doivent être employés, parce qu'il ne faut négliger aucune peine, ni épargner aucun travail, pour établir la sûreté des troupes et rendre votre camp inexpugnable. Cette matière nous conduit naturellement à dire quelques mots sur la guerre défensive. La guerre offensive est celle où le général, ayant dessein d'attaquer l'ennemi et de le vaincre par la force, saisit toutes les occasions de l'affaiblir ou de le détruire. La défensive\*) est celle où le général se propose de ne rien hasarder, soit parce qu'il se sent inférieur à son antagoniste, soit qu'il veut attendre son avantage du bénéfice du temps. Cette dernière espèce de guerre est la plus difficile. Les postes, les camps forts, conviennent à toutes les deux; à l'offensive, parce qu'il ne faut jamais se battre quand l'ennemi le veut, mais seulement quand on le veut soi-même. La défensive ne peut se soutenir par le choix de bons postes. Tout général se trompe qui croit faire une bonne défensive en n'entreprenant rien, et en se tenant pendant toute une campagne dans l'inaction. Cette défensive finiroit par l'entière expulsion de l'armée du pays que le général s'est proposé de couvrir; parce que son ennemi ayant les bras libres, battroit tous ses détachements, le tourneroit, lui et ses troupes, et le feroit rétrograder de poste en poste jusqu'à son entière destruction. La bonne guerre défensive doit être conduite avec un art si supérieur, que l'ennemi ne puisse pas deviner que l'on veut éviter des engagements généraux. En effet, en se proposant de donner au hasard le moins d'influence que possible, on ne renonce point aux bonnes occasions qui se présentent et dont il faut profiter. On agit par détachements. On doit, quand on peut battre ceux de l'ennemi, faire la guerre à ses subsistances, s'entend enlever ses convois, détruire ses magasins, chicaner ses fourrages, le harceler en toute occasion. Toutes ces sortes d'entreprises peuvent se faire avec sûreté; tout ce qui vous peut arriver de pis, est qu'on batte un détachement de deux ou trois mille, et la perte légère que vous faites ne peut en rien préjudicier au projet de vos dispositions générales. Il faut que les troupes légères soient sans cesse en campagne, qu'elles tentent des projets de surprise, qu'elles préparent des embuscades aux ennemis, qu'elles fondent sur lui partout où ils le trouvent le plus foible, et que l'armée en fasse autant, si elle peut tomber sur quelque corps détaché pour l'accabler et le disperser.

Il n'y a qu'à bien étudier la guerre que Sertorius fit en Espagne

\*) K. S. 32.

contre Metellus et Pompée. \*) Elle nous fournit un modèle parfait de la guerre défensive. Il faut l'étudier, et l'on se convaincra que bien connoître le terrain et en savoir profiter, est, pour ce qui regarde l'exécution, le plus grand art du général. Nous sommes mieux en cavalerie qu'en infanterie légère; c'est que nos houssards et nos dragons sont depuis longtemps sur pied et que nous ne levons les bataillons francs que lorsque la guerre commence. Cependant d'excellents officiers de ce genre sont très-utiles, et je me donnerai des peines pour en rassembler encore quelques uns.

Les retraites sont de toutes les opérations de la guerre celles qui méritent le plus de prudence et de prévoyance dans leur exécution, principalement quand ce mouvement se fait en présence de l'ennemi. Souvent on décampe la nuit pour dérober la connoissance de sa retraite à l'ennemi; mais les dispositions n'en doivent pas moins être prises avec toutes les précautions imaginables. Le terrain doit régler la disposition que l'on médite; c'est lui qui doit fournir l'avantage de la faire en sûreté. Les terrains les plus avantageux sont ceux qui s'élèvent derrière vous, vers l'endroit où l'on veut se retirer, parce que le terrain que vous quittez est dominé par celui que vous allez occuper. Il faut que cette manœuvre s'exécute en présentant toujours un front à l'ennemi, un corps vous couvre, et les lignes de l'infanterie se retirent en se traversant et se formant toujours derrière les autres. Des bois sur les flancs peuvent infiniment favoriser cette opération, parce qu'on les fait occuper par des détachements d'infanterie qui vous côtoient et vous garantissent vos ailes.

Les grandes rivières à passer, en se retirant, demandent encore plus de précautions. Il faut in prima qu'à l'autre bord de la rivière il y ait quelques collines qui dominent la rive dont vous vous approchez; pour passer vos ponts, il faut un double retranchement au bout des ponts qui sont de votre côté; l'on fait passer des batteries à l'autre rive, sur ces collines pour défendre votre retranchement. En suite l'on garnit le grand retranchement d'infanterie. La cavalerie défile en attendant et passe la rivière. Vous placez votre arrière-garde dans le petit retranchement qui est proche du fleuve; alors l'infanterie du grand retranchement l'abandonne et passe la rivière. Il faut des fougasses autour du petit retranchement de votre arrière-garde. Le gros de l'infanterie passé, on lève les ponts, et alors on embarque l'arrière-garde, qui se retire sur l'autre rive sous la protection des batteries que vous avez d'avance établies sur ces collines.

Le détail de ces manœuvres m'a empêché de vous parler des sièges. Je me borne à rapporter les principes généraux dont il ne

\*) K. S. 32.

faut jamais s'écarter. Si je voulais entrer dans les détails, je composerais des volumes.

Lorsqu'on veut assiéger une place,\*) il faut en avoir des plans et la bien faire reconnoître, pour juger de l'endroit qui est le plus foible; et dès lors il faut discuter et arranger d'avance le plan de conduite que vous vous proposez pour l'attaque. Dès qu'on s'est déterminé pour le lieu où l'on veut ouvrir la tranchée il faut y assembler les provisions, le canon, la poudre, les gabions, madriers, ustensiles, boulets, bombes etc.; mais comme l'ennemi, des tours de la ville, peut observer où va votre charriage et juger par là de vos desseins, il faut que ces dépôts s'assemblent de nuit, et qu'on en dérobe la connoissance à l'ennemi, autant que cela se peut à l'aide de fonds ou de broussailles ou de villages qui servent à les cacher. Il faut toujours embrasser par vos tranchées le polygone qu'on veut assiéger, et que la première parallèle serve de base et d'appui aux autres que vous y ajouterez dans la suite; le plus près de la place qu'on ouvre la tranchée, le mieux que cela vaut; que cela ne soit au moins pas au delà de 800, tout au plus 900 pas. Donnez beaucoup de travailleurs la première nuit, parce qu'ordinairement on la dérobe à l'ennemi et qu'on n'y perd presque personne.

Vous savez ce que j'ai dit dans l'article de l'artillerie. Il faut que les premières batteries soient construites en même temps, et que dès l'aube du jour vos canons puissent commencer à jouer contre la place, ensuite vient la seconde, et puis la troisième parallèle. Il faut que les ingénieurs les tracent avec soin, pour qu'elles ne se trouvent point enfilées par les ouvrages de l'ennemi. Alors commencent les sapes; c'est où les précautions redoublent; alors l'on fait des puits et il faut que le mineur fouille en terre, et fasse éventer ou sauter toutes les mines des assiégés avant qu'on puisse cheminer plus avant. Il faut bien se garder de hasarder des assauts au chemin couvert avant que le glacis ne soit bien nettoyé.

Les places qui sont entourées d'eaux courantes, sont les plus difficiles à prendre, parce qu'il faut établir des ponts de fascinage sur ces fossés, qu'un gouverneur habile vous enlève en lâchant ses écluses; ceci suffit pour cet ouvrage. L'art de l'attaque mérite d'être approfondi; c'est l'objet d'une étude suivie, et je me borne ici aux règles principales.

Il me reste enfin à vous parler des quartiers d'hiver et de la chaîne que l'on forme pour assurer ses quartiers; dans des pays de montagnes, l'on établit ses postes dans ces montagnes mêmes; on y fortifie les gorges, l'on y fait de bons ouvrages avec des casemates

\*) K. S. 32.

de solives couvertes de terre, et derrière ces têtes on met de gros corps dans des villes ou des villages les plus attenants, qui accourent à leur secours lorsqu'ils sont attaqués. Les postes avancés se relèvent selon l'occurrence de trois jours en trois jours, ou de huit jours en huit jours. Les bataillons francs mêlés de hussards font des patrouilles sur tous les passages, et des dragons se trouvent à portée de se joindre à l'infanterie en cas de besoin.

Les chaînes que l'on établit dans les plaines, ne sont jamais aussi bien assurées que celles de montagnes, parce que, dans la plaine, on ne peut se couvrir que de rivières ou de marais. Les unes et les autres gèlent dans l'hiver, et l'on n'a pas pris la précaution de fortifier des villes et des villages qui sont à la tête de cette chaîne. Il faut s'attendre d'être chassé d'un moment à l'autre. L'infanterie se trouve toujours en première ligne, et la cavalerie dans la seconde, parce que la cavalerie dans des quartiers risque plutôt d'être surprise que l'infanterie. Le cavalier court à l'écurie et selle son cheval; il le monte, le village est mal défendu, et l'ennemi trouve moyen d'y pénétrer avant que l'escadron soit rassemblé. Pour éviter de pareilles algarades, on mêle des bataillons francs avec des hussards dans les lieux qui sont le plus exposés, et c'est du nombre et de l'exactitude des patrouilles que dépend la sûreté de ces corps.

On a inventé dans cette dernière guerre une méthode nouvelle de prendre des quartiers d'hiver; c'est de choisir une position centrale, sur laquelle se retirent toutes les troupes que l'ennemi assaillit en force. En général c'est un principe essentiel, dont il ne faut jamais se départir, que les troupes qui forment la chaîne aient un point de ralliement à portée; un bon camp dans lequel elles doivent se rassembler et se former toutes les fois et quand l'ennemi vient en force pour les attaquer.

Sans cette précaution l'on risque d'être battu en détail. J'excepte de cette règle des défilés considérables dans les montagnes, que l'on est sûr de défendre avec le peu de troupes qu'on y place. Il faut que ces postes tiennent bon, et qu'on les secoure, mais en les évacuant, on ouvre la porte de la province à l'ennemi, et il est alors difficile de l'empêcher qu'il n'y pénètre.

Je joins à cet ouvrage l'instruction que j'ai donnée à mes généraux; il ne faut pas s'étonner si vous trouvez quelques contradictions dans ce que j'écris à présent et ce que contient cette instruction. La raison en est, que j'avois minuté cette instruction après la paix de 1746, et que dans les guerres précédentes l'ennemi ne connoissoit ni le terrain ni la tactique, que son artillerie étoit pitoyable, et que son infanterie ne valoit pas mieux. Les changements avantageux des Autrichiens, dont on a vu les effets dans cette

dernière guerre, m'obligent, d'ajouter des précautions et des raffinements de l'art à l'ancien ouvrage que j'avois composé. Alors nous ne travaillions que pour les plaines; à présent il faut nous occuper de postes forts, de montagnes, d'artillerie et d'attaques plus difficiles et plus compliquées que celles que l'armée a faites dans les premières campagnes.

Je n'écris point un traité sur la guerre; c'est un testament politique, dans lequel je me contente d'indiquer les grands principes et les points qu'il faut discuter, qu'il faut apprendre chacun séparément. Les manœuvres que nous faisons mènent toutes à ce but; mais il faut en saisir l'esprit et n'en point faire une fausse application; par exemple, il ne faut jamais déployer dans les plaines, mais dans les montagnes, pour en garnir le sommet tout d'un coup; parce que, dans une plaine, le canon fouettant dans vos colonnes serrées, y feroit un ravage prodigieux, et qu'il ne peut vous porter aucun préjudice sur les montagnes, où votre mouvement est couvert contre l'ennemi par leur sommet. Toujours agir selon le terrain, ne rien faire mal à propos, et saisir le moment convenable pour faire chaque chose, c'est ce qui constitue le grand capitaine.\*) Il faut avoir sans cesse ces règles devant les yeux, et cependant personne n'est infallible que le pape.

#### Des officiers.

Dans une grande armée il faut, outre les officiers attachés à leur corps, qu'il y en ait encore beaucoup pour les divers emplois qu'il faut remplir. Nous avons 21 bataillons de grenadiers qui manquent de commandeurs. A peine en pourrois-je fournir deux ou trois de mes aides-de-camp. Dès que la guerre commence, il faut chercher et placer ces officiers auprès de ces bataillons; il faut les choisir des régiments et leur donner une compagnie dans les grenadiers, et le capitaine des grenadiers rentre dans le régiment. Cela fera à peu près 17 majors. J'ai quelques aides-de-camp, il m'en faudra nécessairement davantage. — Pour les maréchaux de logis et les ingénieurs, voici à peu près l'ordre qu'il y auroit à établir si la guerre recommence. Il faut compter sur deux armées, dont l'une agit en Saxe, l'autre en Silésie. Anhalt,\*\*) qui est le plus habile des maréchaux de logis, doit en être chef dans une armée, et

\*) K. S. 33.

\*\*) K. S. 34.

Réglèr,\*) qui est un officier de beaucoup de mérite, doit en être chef dans l'autre. Les jeunes officiers doivent se partager également 7 pour chaque armée.

Il faut adjoindre à chaque corps des ingénieurs géographes, pour lever les terrains et croquer des plans. Ce sont des lieutenants que je paye déjà, que l'on peut employer à cet usage. Ensuite reste le major de Vilette\*\*) pour une armée, le capitaine qui est à Wesel,\*\*\*) pour une autre. Les deux officiers qui enseignent les subalternes à Stettin et à Koenigsberg peuvent être employés également. S'il s'agit d'un siège, nous avons Lefebvre†) ou le comte d'Heintz,††) auxquels on peut confier la direction d'un siège, et leur subordonner des officiers que l'on tire des forteresses. Nous avons d'Arlaton†††) pour les mines et d'habiles mineurs et de bons officiers dans les compagnies de mineurs. Les deux Pinto\*†) ne rendront pas de mauvais services dans de pareilles occasions; mais quoique je vous marque quelques sujets, il faut vous confesser que leur nombre n'est pas suffisant, et quelques peines que je me sois données pour en attirer davantage, je n'ai pas jusqu'ici pu réussir selon mes vœux. Cependant je ne perds pas cet objet de vue, et je ne ménagerai ni soin ni dépense pour m'en procurer.

C'est une étude importante de bien connoître les officiers de l'état-major et les généraux de l'armée. Si on ne les étudie pas, on les emploie de travers; on charge un homme lent d'une commission qui veut être exécutée avec feu et vivacité, et l'on charge un homme ardent d'une commission qui demande du flegme et de la prudence. Je me crois donc obligé de rendre compte des officiers, tels que je les connois et qu'ils sont aujourd'hui, l'année 1768.

Le premier de tous pour commander une armée,\*††) c'est sans contredit mon frère Henry; après lui, l'homme le plus né pour ce métier est le colonel Anhalt; il a d'autres défauts, mais il faut passer sur tout cela quand le bien de l'état veut qu'on emploie des gens capables et se servir de bons sujets qu'on a, ou bien la guerre tourne désavantageusement, et l'on fait de mauvaises paix. Nous avons quelques bons officiers pour les détachements:\*†††) le

\*) K. S. 34.

\*\*) K. S. 34.

\*\*\*) K. S. 34.

†) K. S. 34.

††) K. S. 35.

†††) K. S. 35.

\*†) K. S. 35.

\*††) K. S. 35.

\*†††) K. S. 36.

général Ramin est admirable; le général Wunsch a beaucoup de talents; le vieux Stutterheim n'est pas mauvais; Moellendorff deviendra bon; Lestwitz excellent, je le recommande surtout, parce qu'il a de l'étoffe pour faire un grand général; Wolffersdorf rendra de bons services, mais il ne lui faut point d'opération défensive; le général Tauentzien excellent dans l'armée, et Gablentz pour des détachements; le colonel Rothkirch de Neisse et Koschenbahr formeront de bons généraux; Thadden a du mérite quand il ne boit pas; il ne faut pas que le prince Frédéric ait des détachements la première campagne; il est trop étourdi et ne connoît pas encore les Autrichiens; il n'a eu à faire jusqu'ici qu'avec des François. Le prince Guillaume deviendra excellent, parce qu'il étudie tout et ne se contente pas de connoître une chose avant d'en avoir saisi les vrais principes. Dans la cavalerie\*) le général Seydlitz l'emporte sur tout le reste; après lui, il y a Krusemarck, Dalwig, le petit Réder; le général Bülow admirable, Manstein très-bon, Hoverbeck bon, le prince de Wurtemberg très-brave, mais il a la vue très-basse, Reitzenstein homme de grand mérite, Czettritz bon, mais trop doux, Zastrow et Alvensleben bons, Manstein très-brave. Pour le reste, c'est médiocre, et il ne faut point leur donner de détachements. Dans les houssards\*\*) nous avons Lossau, grand officier de cavalerie, très-capable de mener une aile et de tel emploi qu'on voudra lui confier. Werner bon, mais il ne faut point qu'il se mêle de l'infanterie. Le vieux Moehring bon officier; Pritzelwitz grand officier, capable de tout ce à quoi l'on veut l'employer, et nombre de bons officiers dans l'état-major et de jeunes gens qui se forment journellement et donnent les plus belles espérances.

Nous ne manquons point d'officiers pour les détachements de cavalerie. Il seroit à souhaiter qu'il y en eût davantage pour l'infanterie; il faut espérer qu'il s'en formera. — Les officiers de l'état-major de l'infanterie ne sont pas aussi épurés que je voudrois qu'ils le fussent. Je pousse à présent les meilleurs capitaines de l'armée que je connois, ou bien auxquels on donne un bon témoignage, et par eux je remplis bien les places qui se purgent insensiblement de sujets peu propres pour leurs emplois. Car un officier de l'état-major doit avoir quelque chose de sévère dans le commandement, pour se faire respecter et maintenir rigoureusement la discipline sur le pied où j'ai prescrit que cela doit être.

Outre l'attention que je porte au choix des officiers de l'état-major, je n'ai pas moins d'attention aux généraux. Tous ne peuvent

\*) K. S. 39.

\*\*) K. S. 42.



pas avoir un même degré de lumières. Il ne faut pas au moins qu'ils soient tout à fait bêtes, et personne ne parvient à ce grade à moins d'avoir donné des preuves de valeur.

Il ne faut jamais détacher ceux qui ont peu d'intelligence; il faut les garder dans les lignes, et toujours bien choisir ceux qu'on emploie à des expéditions qui demandent de l'intelligence.

Je n'ai rien touché dans cet ouvrage du local du pays, soit de la Saxe, soit de la Silésie, de la Bohême ou de la Moravie, parce que j'en ai longuement parlé dans mes mémoires, et que j'ai des cartes et des dispositions de toutes les marches que nous avons faites, et de tous les camps que nous avons occupés.

Si la guerre se porte de ces côtés, comme il paroît probable, vous avez la facilité de la faire dans des terrains où tout est connu. Lisez mes mémoires: je vous indique tous les camps avec ce qu'il faut y observer. Voyez les plans, vous les y trouvez dessinés. C'est un grand avantage d'entrer en campagne ainsi préparé. Tous les postes, tous les camps, toutes les marches, sont reconnus et faits. Il ne s'agit que d'en tirer parti en sachant en faire un bon usage.